L'association est devenue quasiment incontournable qui veut que l'évocation du *De imitatione* amène à convoquer le contexte polémique de sa rédaction, donc le *Ciceronianus* (1528) d'Erasme. Aussi pourrait-on légitimement se demander si Des Périers a pu prendre le parti de faire entendre sa voix à la suite de Dolet, en tout cas dans un délai très bref, afin d'aborder à sa façon certains reproches adressés à l'encontre des Erasmiens. Quelques travaux critiques ont déjà examiné cette voie. Si P.H. Nurse[4] établit des similitudes frappantes et indéniables entre l'*Eloge de la folie* et le *Cymbalum Mundi*, il n'exclut pas dans sa conclusion le fait qu'Erasme ait fort bien pu être raillé lui-même sous les traits de l'énigmatique Drarig, terme derrière lequel certains veulent forcément déceler l'anagramme du nom de famille d'Erasme. Selon T. Cave[5], le *Cymbalum Mundi* serait à considérer comme un dialogue anti-érasmien, « plus allusif, voire plus énigmatique que le *De imitatione*»; un indice déterminant proviendrait de ce que le décor aride où se rencontrent les philosophes du *Cymbalum Mundi* constituerait l'exacte antithèse de celui du *Convivium religiosum* d'Erasme, riche et florissant. En fait, s'il semble risqué de vouloir faire à tout prix de Des Périers un anti-érasmien, aucun texte ne nous ayant été laissé par celui-ci sur ce sujet, il va apparaître clairement que notre auteur rejoint Dolet sur des points fondamentaux. Certes, le thème de la parole abondante et vide est un lieu commun de la Renaissance. Toutefois, lorsqu'il est traité dans les termes de Dolet, il prend forme à travers la personne précise d'Erasme selon des modalités assez proches de celles d'un Des Périers disséminant des indices d'identification, même brouillés, chez ses propres protagonistes. En ce sens, il ne s'agit pas d'examiner dans quelle mesure Des Périers a pu prendre parti dans une querelle d'humanistes, mais bien de sonder les échos d'un débat où, à défaut de s'en prendre explicitement à Erasme, il importait toutefois de mettre en avant une conception critique, sévère et rigoureuse de l'énonciation. En effet, la polémique entamée autour de l'imitation cicéronienne a entraîné avec elle toute une série de questions relatives à la parole, à l'usage variable de l'éloquence selon que l'auteur produit un texte oral ou un texte écrit, à la condamnation d'un discours vide dans son contenu mais boursouflé en ses «*verba*», ou encore à l'usage de la langue vernaculaire plutôt que du latin.

L'ÉNONCIATION EN LANGUE VERNACULAIRE

Cette thématique se présente d'elle-même, d'abord parce que Des Périers a fait le choix de rédiger ses quatre dialogues en français, ensuite parce qu'il affiche dès la préface le souhait, exprimé par la voix de Thomas du Clevier, d'offrir un manuscrit traduit à Pierre Tryocan[6]. Le propos, semble-t-il, va au-delà

---

[4] Voir « Erasme et Des Périers », *B.H.R.*, Tome XXX, 1, Droz, Genève, 1968, pp. 53-64.

[5] *Op. cit.*, p. 136, note 47.

[6] Nous travaillons avec l'édition du *Cymbalum Mundi* établie par P. H. Nurse, Droz, Genève, 1983.

d'un *topos* couramment employé lors de la transmission d'une œuvre à son dédicataire[7]. Il renvoie pour une large part au débat entretenu autour de la nécessité d'adapter la langue au type de discours choisi: il s'agit donc d'en revenir à l'exigence d'*apte dicere*. Certes, dans le *Ciceronianus*, c'est à Bouléphore, porte-parole d'Erasme, qu'il incombe de stigmatiser l'usage exclusif, donc abusif, de formules cicéroniennes, cet usage se révélant être une forme de contrainte obtuse imposée des *verba* aux *res*. C'est lui aussi qui se charge de démontrer que, Cicéron venant à ressusciter, il s'exprimerait forcément avec les mêmes termes que ses nouveaux contemporains. Or, si le résultat logique d'un tel raisonnement devrait aboutir à l'utilisation de la langue vernaculaire, au moins à l'oral ou dans les textes dénués de gravité, le paradoxe veut que l'œuvre d'Erasme soit rédigée en latin, surtout dans le genre le plus proche du dialogue, les *Colloquia*. Cette contradiction va constituer l'un des arguments majeurs de Dolet qui reproche en termes violents à Erasme non seulement de refuser de s'exprimer autrement qu'en latin, mais aussi de pratiquer celui-ci dans un style trop dense et nauséeux:

> Quam damnandam et ridiculam consuetudinem non abs re execrantur eloquentiae studiosi, quodque praemeditatum et longa cogitatione accuratum sit, Demosthenis exemplo eloqui malunt, quam inconsulto et imprudenter Latinum sermonem ad omnia proiicere. Hoc Budaeum Galliae lumen, uirumque omni laude majorem factitare audimus, quod Erasmo ignotum credimus, cujus stomacho oneri est et nauseae, uerborum sententiarumque pondus et grauitas: omnia euomit cruditate coactus, nihil decoquit frigiditate concretus et exanguis. Attulit hoc profecto Germanis uitium nimia illa Latine loquendi cupiditas, et quotidianus usus, ut doctius multo tersiusque uerba faciant et loquantur, quam scribant, nec discriminis quicquam inter eam, quae scriptis ac lucubrationibus eloquentium inesse debet, grauitatem, et familiare colloquium constituant. (pp. 94-95)[8]

---

[7] Voir l'édition d'Y. Delègue, Honoré Champion éditeur, Paris, 1995, p. 87, note 5.

[8] Le texte est cité d'après le fac-similé qu'en donne E. V. Telle dans *L'Erasmianus sive Ciceronianus d'Etienne Dolet (1535)*, Droz, Genève, 1974. Les traductions du texte de Dolet sont de notre propre fait.

Villanovus vient de parler de l'habitude qu'ont certains intellectuels, pour prouver leur science, de parler latin «aux animaux, aux bêtes brutes, aux esclaves et aux femmes», et il ajoute le passage que nous citons: «Ceux qui pratiquent sérieusement l'éloquence abominent non sans raison cette habitude condamnable et ridicule; et, ce qui a été prémédité et soigné par une longue réflexion, ils préfèrent l'exprimer oralement à la manière de Démosthènes plutôt que de produire inconsidérément et impudemment, pour tout, un discours en latin. Nous entendons dire que ce Budé, lumière de la Gaule et très grand homme au-dessus de toute louange, pratique souvent cette démarche, démarche que nous croyons inconnue d'Erasme, dont les mots pesants et graves sont source de charge et de nausée pour l'estomac: pressé par l'excès de nourriture, il vomit toute chose; contracté et faible à cause de la froideur, il ne digère rien. De toute évidence, ce désir excessif de parler latin et cet usage quotidien ont apporté aux Germains ce défaut de former et de dire leurs mots avec plus de science et beaucoup plus d'élégance qu'ils ne les écrivent; et ils ne font aucune différence entre la gravité qui doit résider dans les écrits et les travaux nocturnes, d'une part, et une conversation familière, d'autre part.»

Dans sa préface, Des Périers ne cherche visiblement pas à concilier ces positions qui, l'une et l'autre, ont laissé apparaître leurs failles dès qu'il a fallu les concrétiser, même Dolet n'ayant encore à ce moment-là rédigé aucune œuvre en langue vernaculaire – son *De imitatione* en constitue la meilleure preuve. Mais Des Périers, par son choix, s'inscrit dans les pas de Dolet et de ses recommandations pour en représenter l'étape suivante, une étape mûrement réfléchie. La publication en français de son opuscule prétendument traduit indique de façon très claire, à l'encontre de la prédilection érasmienne pour le latin, que la spontanéité de la conversation peut difficilement s'accommoder de la rigidité de l'illustre ancêtre et que la langue vernaculaire doit s'imposer sans hésitation.

Cet enjeu constitué par le latin incite à remettre en perspective un autre aspect: l'acte de traduction qui est au cœur de la question de l'éloquence. Rappelons au préalable que Des Périers a exercé antérieurement une activité réelle de traducteur et a participé à l'élaboration de la *Bible* de Pierre Olivétan parue en 1535, lequel nomme explicitement et élogieusement cet associé dans *L'apologie du translateur*[9]. Dans le cas du *Cymbalum Mundi*, en prétendant «*rendre en langaige françoys le petit traicté [...], intitulé* Cymbalum Mundi» (p. 3), Des Périers devance en fait les développements de Dolet qui seront contenus dans *La maniere de bien traduire d'une langue en l'autre*[10] et qui viseront à défendre la nécessité de conserver les intentions de l'auteur originel et la «*propriété de l'une et l'aultre langue*» (p. 14). Dans ces quelques lignes de Des Périers, on peut d'ailleurs retrouver à peu près l'équivalent des cinq règles fondamentales énoncées par Dolet. A la première qui indique qu'«*il fault que le traducteur entende parfaitement le sens et matiere de l'autheur qu'il traduict; car par ceste intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction*» (p. 13) pourrait correspondre la formule suivante de la préface: «*voulant plus tost translater et interpreter l'affection de celuy qui parle, que ses propres parolles*» (p. 3). La seconde recommande de connaître parfaitement la langue de l'auteur de départ et sa propre langue[11]. Cette exigence paraît avoir été abordée de manière quasi facétieuse par Des Périers qui prétend avoir remplacé les jurons latins par leurs équivalents français «*tout expres, affin de suyvre, le plus qu'il me seroit possible, les façons de parler qui sont en nostre langue françoise*» (p. 3). La troisième règle proscrit le mot à mot[12] et se trouve exprimée dans les mêmes termes: «*Que si je ne te l'ay rendu de mot à mot selon le latin*» (p. 3). Dans la quatrième, il est question de n'avoir recours qu'à un vocabulaire couramment employé[13]: il me semble que l'évocation des jurons ou du *vin de Beaulne* y fait largement écho. La cinquième pour-

---

[9] Cf. «*Dont pour la plus part du temps nostre loyal frere & bon amy Eutychus Deperius a adresse les sommaires auquel aussi ay totallement remis la Table de l'interpretation des propres noms que pareillement tu desirois pour lutilite publicque: affin que tout fust explicque.*»

[10] E. Dolet, *La Maniere de bien traduire d'une langue en autre. D'advantage de la punctuation de la langue françoyse, plus des accents d'ycelle*, Lyon, 1540.

[11] *Op. cit.*, pp. 14-15.

[12] *Op. cit.*, p. 15.

[13] *Op. cit.*, pp. 16-17.

rait au premier abord sembler la plus éloignée des préoccupations de Des Périers: il s'agit de l'observation des nombres oratoires, c'est-à-dire de la nécessité d'assembler les «*dictions avec telle douceur, que non seulement l'ame s'en contente, mais aussi les oreilles en sont ravies, et ne se faschent jamais d'une telle harmonie de langage*» (p. 18). Or, cette préoccupation transparaît incidemment mais explicitement lorsque l'auteur prétend avoir remplacé la chanson de Cupidon par «*des chansons de nostre temps, voyant qu'elles serviront autant à propos que lesdictz vers lyriques, lesquelz (selon mon jugement), si je les eusse translatez, n'eussent point eu tant de grace*» (p. 3). Le terme *grace* fait ici référence au plaisir de l'oreille[14].

Peut-être est-il imprudent d'avoir voulu conformer la préface de celui qui ne fut qu'un *translateur* avec les règles prescrites par celui qui préférait se proclamer *traducteur*. D'ailleurs, les études consacrées à l'exercice de la traduction au XVIe siècle ont tendance à considérer l'ouvrage de Dolet comme le premier vrai traité consacré à cette question, tandis que le propos de Des Périers n'est que l'esquisse rapide de questions alors amplement débattues[15]. Plus fondamental, plus vertigineux en fait, demeure le jeu établi à partir de ce Thomas du Clevier qui prétend être le traducteur du texte. En réalité, ce n'est pas le *Cymbalum mundi* qui est donné à lire. Le lecteur est simplement confronté à une version dans laquelle Thomas s'est efforcé de respecter au plus près l'esprit de celui qui en fut à l'origine, une version pour laquelle, il y insiste bien, il s'est «*acquité au moins mal*» qu'il a pu de sa tâche!

PROTÉE COMME FIGURE DE LA *COPIA*: BOURSOUFLURE ET *GARRULITAS*

Ce second point permet d'examiner comment la *copia*, objet notamment d'un traité d'Erasme, source de vives critiques dans le *De imitatione* d'un Dolet hargneux contre la *garrulitas* érasmienne, est également moquée et remise en cause par Des Périers.

La problématique de la *copia* est liée autant à l'abondance qu'à la variation. A l'intérieur de ces questions, la figure de Protée constitue un excellent fil directeur. Dans le deuxième dialogue, Trigabus qualifie de la sorte Mercure lorsque celui-ci endosse la forme d'un vieillard, et relie le dieu aux catégories du menteur et du trompeur. Le principal intérêt de cette comparaison vient de ce qu'en rapport avec la question de l'éloquence, Erasme lui-même, dans le *De copia*, l'associe au champ de la variation, à la capacité de pouvoir exprimer la même pensée sous des formes différentes et, conséquence logique, à la facilité d'improvisation dont bénéficie alors un orateur:

---

[14] On peut rappeler que, dans le texte original, les chansons de Cupidon sont disposées sous la forme de textes en prose et laissent apparaître le retour de sons identiques.

[15] Voir G. P. Norton, *The Ideology and language of translation in Renaissance France and their humanist antecedents*, Droz, Genève, 1984.